

<p>Píši vám, Karino, a nevím, zda jste živa, zda nejste nyní tam, kde se už netoužívá, zda zatím neskončil váš nebezpečný věk.</p> <p>Jste mrtva? Poproste tedy svůj náhrobek, aby se nadlehčil. Poproste růže, paní, aby se zavřely. Poproste rozpadání, aby vám přečetlo list o mém rozpadu.</p> <p>Smrt mlčí před verši. A já v nich před vás jdu tak mlád, tak krutě mlád a ponejprve zralý, že ve své mladosti podobám se již králi zašlého království. Vy jste přec věděla, co křídel chybí nám k rozletu anděla, jak krví smějeme se a jak krví pláčem.</p> <p>Nalezl jsem svůj pád. A chci vám říci, na čem.</p>	<p>Je vous écris, Karine, ne sachant si vous vivez encore, si vous ne seriez en un lieu où le désir n'est pas, si vous n'auriez, sinon, franchi votre âge d'or.</p> <p>Etes-vous morte ? Demandez alors que de ce pas votre stèle se soulève. Demandez des roses, Madame, qui n'éclosent. Demandez de vous désagréger, et que se désagrège également mon âme.</p> <p>Devant les rimes, la mort se tait. Et moi, j'irai en elles par devant vous marcher si jeune, si cruellement jeune, et pour la première fois si conscient de ressembler, dans ma belle jeunesse, au roi d'un royaume disparu. Vous saviez pourtant comme moi qu'un ange a besoin d'ailes pour prendre son élan, qu'être, nous, de chair et de sang nous fait, ce sang, rire et pleurer.</p> <p>Mais j'ai trouvé ma chute, et veux vous dire comment.</p>
<p>Jedenkrát na nebi (to píši o Bohu) řála se průzračnost o rudou oblohu a krvácela pak a šla a zapadala.</p> <p>Snad to byl jenom sen, ve kterém se mi zdála maminka s tatínkem, domov a oba bratři, snad to byl jenom sen, ve kterém člověk spatří sám sebe ve vodě, pod koly v rybníce, snad to byl jenom sen, zrcadlo měsíce,</p> <p>neměl se mi však zdát, když jsem se neprobudil, neměl mne zanechat v plameni, který studil!</p> <p>Pád Boha. Jaký pád! Potom je chlapec sám, bez blahé mocnosti, jež umí překázkám snižovat výšiny, jež umí blížít dálku a peklo zavírá na vůni, na fialku, potom je chlapec sám a procítá a jde za skutečností zel. Myslí, že nenajde. Čas neléčí, když nechce. Čas je šarlatán.</p>	<p>Un jour (ceci à propos de Dieu), au ciel, La nue claire au pourpre d'un nuage se heurta, Se vida de son sang ; puis fit un pas, chuta.</p> <p>Sans doute n'était-ce qu'un rêve dans lequel Ma mère, mon père, ma demeure, mes deux frères, Sans doute n'était-ce qu'un rêve dans lequel Un homme se voit dans l'eau, solitaire, Sous une aube, dans l'onde d'une rivière, Sans doute n'était-ce qu'un rêve, la lune en son reflet,</p> <p>Mais ce rêve ne devait pas que je ne me réveille jamais, il ne devait me laisser dans ses flammes glacées !</p> <p>La chute de Dieu. Quelle chute ! Seul est ensuite le jeune garçon, Sans puissance bienveillante l'aidant à prévenir toute difficulté, A baisser des sommets qui rapprochent les vallons, Et l'enfer emmurer par les senteurs, les violettes... Seul est ensuite le jeune garçon, et il sent et se jette A la rencontre du mal. Pense que ne le trouvera pas.</p> <p>Le temps contre son gré ne guérit rien. Le temps est un coquin.</p>

<p>Jedenkrát na ženě, milostné ze všech stran, pád zdál se nepadat: to píši o Narcisse. Všechno se vznášelo. A nevýslovně blízce k nám štěstí mluvilo. Byla to mluva ta,</p> <p>co nikdy nemůže být větrem odváta, byla to ona řeč, ta drahá mateřština rtů, rukou, očí, těl a milenčina klína, v níž k loži sklání se nádherné bezpečí, byla to ona řeč, jež mluví bez řeči.</p> <p>Co chtěla Narciska, když stála před zrcadly a věci kolem ní dotčeny rychle chladly? Jak Narcis, její stín, nic, nic už nechtěla než sebe uvidět bez duše, bez těla v zrcadle průhledném; shledávala jen slova o kráse tvrdosti, tvrdší než démantová, toužila zvěděti o sobě v cizích snech. Nebyla pramenem. Tonula v pramenech!</p>	<p>Une fois, sur une femme dont tous étaient amoureux, La chute sembla ne pas chuter : j'écris là sur Narcisse. Tout se mit à voler. Et indiciblement proche et heureux Le bonheur se mit à nous parler : c'était donc elle, notre langue si propice,</p> <p>Qu'aucun vent ne saura disperser, C'était donc notre langue, elle, notre si maternelle, celle des lèvres, des bras, des yeux, du corps, du giron si soyeux Que lorsque nous nous y lovons, nous y sentons sauvés. C'était donc notre langue, celle qui n'a que faire des mots pour parler.</p> <p>Que voulait Narcisse, debout, face au miroir, Quand tout ce qu'elle touchait devenait aussi noir ? Comme l'autre Narcisse, elle ne voulait plus son ombre, elle ne voulait plus rien, Elle ne voulait plus se voir sans âme, sans corps, dans le miroir du rien,</p> <p>De la transparence ; n'y rencontrait que des mots évoquant La dureté admirable, plus dure qu'aucun diamant, Elle rêvait se connaître dans les songes d'autrui, Elle n'était ni source ni flot, mais sombrait et en elle et en lui !</p>
<p>Ach, odkud vyvěrá to, čím tu odtékáme? Čí noci probdělé se položily na mé a rozšířily se, že místo nestačí? Nalezl jsem svůj pád. A na čem? Na pláči!</p> <p>Padaly slzy mé, padaly do močálů, padaly na živé království běd a žalu, padaly nestoudně, Karino, píši vám, poproste náhrobek, jež deštěm omývám, připadám si jak déšť, jenž prší na váš hrob, připadám si jak pláč, bez času, bez podob, píši vám, Karino, a nevím, zda jste živa, zda nejste nyní tam, kde se už netoužívá, zda zatím neskončil váš nebezpečný věk.</p>	<p>Ah, d'où sourd ce par quoi nous, ici, nous écoupons ? A qui sont ces nuits blanches qui s'étendent et me glacent Et grandissent ; manqueraient-elles d'espace ? Mais j'ai trouvé ma chute. Et sur quoi ? Pleurs et lamentations !</p> <p>Mes larmes chutaient, chutaient dans les marais, chutaient sur les vivants royaumes des misères, des regrets, chutaient avec impudence, Karine, je vous écris, demandez une stèle que je laverai d'eau de pluie il me semble être la pluie qui tombe sur votre tombe il me semble être ces pleurs, sans repère, sans forme ni ombre, je vous écris, Karine, ne sachant si vous vivez encore si vous ne seriez en un lieu où le désir n'est pas, si vous n'auriez, sinon, franchi votre âge d'or.</p>

<p>Znám jednu holčičku. Je jako polibek, jenž ještě schovává se v ústech, nesmí dále, protahuje se jen na slunci, jež je malé, nepálí, dává pít: usínat na řadrech. Je mladá jako zem. Je lehká jako dech, jak rané lupení, jak jitro, jako štěstí.</p> <p>Znám také krásné dny. Kam mne však mohou vésti? Vy jste to věděla? A víte, Karino? Znám také velikost žen: čekání matčino, zda jednou vrátí se k ní její smutný syn. Znám také svoji zem. Znám radost bez příčin. Znám věrnost, ano, znám, leč nevím právě, kde je.</p> <p>Znám náhlá procitnutí z muk a beznaděje - a je to málo, znát, a je to málo, chtít, je málo, zradu znát, když nelze odpustiti.</p> <p>Smrt mlčí před verši, hle, ještě o tom sním. Před jakou bouří mlčí? Před čím strašlivým? Co pochopíme tam? Co se tam nerozpadá? Co i tam umírá? Co i tam věčně padá?</p>	<p>Je connais une petite fille. Elle est comme un baiser qu'on ne donnerait pas, encore caché, sous la lèvre ; elle ne peut aller plus loin, elle ne s'étire qu'au soleil tant elle est si menue, elle ne brûle pas, donne à boire et s'endormir sur son sein. Elle est jeune comme la terre. Légère comme la nue, Comme la jeune feuillée, comme l'aurore, comme la fortune.</p> <p>Je connais aussi des jours beaux. Mais feront-ils ma fortune ? Saviez-vous cela ? Et savez-vous ceci, Karine ? Je connais aussi la grandeur de l'âme féminine, L'attente de la mère qui espère que revienne à elle le fils affligé. Je connais aussi ma terre. Je connais la joie irraisonnée. Je connais la fidélité, oui, je la connais ! Mais saurai-je jamais où elle est...</p> <p>Je connais les réveils crus, torturés, sans espoir – Mais qu'importe de connaître, qu'importe de vouloir, Qu'importe de savoir lequel trahit lorsqu'on ne peut pardonner.</p> <p>Devant les rimes, la mort se tait ; mais tiens, j'en rêve encore. Devant quel orage se tait-elle ? Qui l'effraie donc encor ? Qu'avons-nous là-bas à comprendre? Qu'est-ce qui là ne se désagrègera ? Que meurt même là-bas ? Quelle réalité l'y précipitera ?</p>
<p>Milenky?</p> <p>Nechtěl jsem, nechtěl jsem nemlčet, odpusťte Narcisce, odpusťte hřích a svět, rozsviňte svíčku; tak; a modlete se za zem, aby ji prosinec nezkrušil příliš mrazem, aby jí duben dal, co květům náleží, aby jí byla noc praporem na věži, jenž vlaje do světla, když nastává čas hvězd, aby jí milenci chválili za bolest.</p> <p>Tak mlád, tak krutě mlád a zralý ponejprve, směji se do krve a pláči kapky krve, a Bohem opuštěn a Boha opustiv, píši vám, Karino, a nevím, zda jsem živ...</p>	<p>Nos amantes ?</p> <p>Je ne voulais, ne voulais pas me taire, Pardonnez à Narcisse, pardonnez péché et monde ; pardonnez qu'ils me hantent, Allumez là le cierge, là, ainsi, et priez pour la terre, Pour que décembre givré n'en éteigne la flamme, Pour qu'avril donne aux fleurs leurs pollens, leurs couleurs, Et que la nuit l'enveloppe, telle une oriflamme Qui flotte dans la lumière quand sonne l'heure Des étoiles... pour que ses amants comprennent sa douleur.</p> <p>Si jeune, si cruellement jeune et pour la première fois si conscient, Qu'être, moi, et de chair et de sang, je ris et je pleure bien des gouttes de sang, Et par Dieu abandonné et l'ayant abandonné aussi, Je vous écris, Karine, et ne sais si suis toujours en vie...</p>